



HAL
open science

Que ne se sont-ils compris ! Benveniste, Lacan, Culioli

Dominique Ducard

► **To cite this version:**

Dominique Ducard. Que ne se sont-ils compris ! Benveniste, Lacan, Culioli. Lionel Dufaye, Lucie Gournay. Benveniste après un demi-siècle. Regards sur l'énonciation aujourd'hui, Ophrys, pp.25-40, 2013, 978 2 7080 1358 2. halshs-01146615

HAL Id: halshs-01146615

<https://shs.hal.science/halshs-01146615>

Submitted on 25 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Que *ne* se sont-ils compris ! Benveniste, Lacan, Culioli

Dominique Ducard
Université Paris-Est Créteil, CEDITEC

1. Lacan et Benveniste

« *Un jour je me suis aperçu qu'il était difficile de ne pas entrer dans la linguistique à partir du moment où l'inconscient était découvert.* », déclare Lacan en 1972¹. En 1975 dans un court texte intitulé « Peut-être à Vincennes... »², il appelle de ses vœux l'enseignement des sciences connexes à la psychanalyse, et en premier lieu la linguistique, pas seulement parce que les études de Jakobson justifient, explique-t-il, ses positions, mais parce que l'objet en est, selon lui, ce qu'il nomme *lalangue*, par la convergence d'une grammaire formelle qui en articule les éléments et de l'équivoque qui l'anime. La linguistique devait ainsi, comme d'autres sciences, trouver à se renouveler au contact de la psychanalyse. C'est ainsi qu'après Saussure et Jakobson, Lacan s'est tourné vers Benveniste, « *le plus grand [linguiste] qui fût parmi les français* », en lui demandant une contribution sur cette intrigante question des mots à sens antithétique que Freud avait soulevée dans son compte-rendu de l'article du philologue Karl Abel sur les mots primitifs.³ Cette contribution a pris la forme d'un article intitulé « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », en 1956, dans le premier numéro de la revue *La Psychanalyse*.⁴ Je ne reprendrai pas, pour m'y être intéressé dans un autre article⁵, la question des rapports entre Lacan lecteur de Freud lecteur d'Abel et la façon dont Benveniste va réfuter la thèse des mots antithétiques, en affirmant le caractère systématique

1 Lacan (1999, séance du 19 décembre 1972).

2 Lacan (2001, 313-315).

3 Freud (1973, 59-67).

4 Benveniste (1966, 75-87).

5 Ducard (2006, 67-82).

de l'organisation d'une langue, qui a son ordre propre⁶, et en renvoyant au mythe, à la création poétique et à la composante stylistique et rhétorique du discours, pour y trouver des liens de motivation entre formes d'expression, subjectivité et « *symbolique de l'inconscient* ».

Lacan dira par la suite avoir alors éprouvé la « *carence du linguiste* » qui, à se parer du discours universitaire et à faire du sujet le maître de son dire, ne peut que manquer « *l'effet de cristal* » de « *lalangue* »⁷ et la division « *de ce qu'il [le sujet] énonce à ce qu'il pose comme l'énonçant.* »⁸ Le sujet de l'énonciation, pour Lacan, n'est ainsi pas l'*ego* indexé à un « *appareil formel de l'énonciation* ». Il insistera sur cette distinction, à propos notamment du *ne* explétif. C'est ainsi qu'en 1960, lors de sa communication au colloque philosophique de Royaumont⁹, il pose la question du sujet tel qu'il doit être conçu à partir du moment où l'inconscient est structuré par le langage. Partant de la définition linguistique du Je comme signifiant « *où il n'est rien que le shifter ou indicatif qui dans le sujet de l'énoncé désigne le sujet en tant qu'il parle actuellement* », il enchaîne en déclarant « *C'est dire qu'il désigne le sujet de l'énonciation, mais qu'il ne le signifie pas.* » Le signifiant du sujet de l'énonciation peut différer du Je ou d'autres marques de personnes, tout comme il peut manquer dans l'énoncé.

*Nous pensons par exemple avoir reconnu le sujet de l'énonciation dans le signifiant qu'est le ne dit par les grammairiens explétif, terme où s'annonce déjà l'opinion incroyable de tels parmi les meilleurs qui en tiennent la forme pour livrée au caprice. Puisse la charge que nous lui donnons, les faire s'y reprendre, avant qu'il ne soit avéré qu'ils n'y comprennent rien (retirez ce ne-ci, mon énonciation perd sa valeur d'attaque, Je m'élidant dans l'impersonnel). Mais je crains ainsi qu'ils n'en viennent à me honnir (glissez sur cet n' et son absence ramenant la crainte alléguée de l'avis de ma répugnance à une assertion timide, réduit l'accent de mon énonciation à me situer dans l'énoncé).*¹⁰

6 On pourra lire J.-Cl. Milner (2002, 65-85), qui a fait une étude précise des rapports établis entre les textes d'Abel, de Freud et de Benveniste.

7 Voir Lacan, *Radiophonie* (1970), repris dans Lacan (2001, 403-447).

8 Lacan (2001, 111).

9 Publié dans les *Écrits* sous le titre « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », Lacan (1971, 151-191).

10 Lacan (1971, 159).

Le sujet freudien de l'énonciation, avec les effets de *fading* dans la parole, est alors à chercher dans « *la place de l'inter-dit, qu'est l'intradit d'un entre-deux sujets* ». ¹¹

2. Rappel linguistique

« Particule prohibitive » selon d'Olivet (1783), le *ne* en question a pu être qualifié par les grammairiens de « pléonastique » (Martion, 1927), de « redondant » (Stauf, 1927) ou d'« abusif » (Vendryes, 1950). De nombreuses études lui ont été consacrées, depuis l'article « Négation » de Beauzée dans l'Encyclopédie Méthodique jusqu'aux analyses de Damourette et Pichon ou de Guillaume, souvent citées, et révisées par Robert Martin. ¹² L'inventaire des contextes d'emploi du *ne* explétif comprend des verbes à valeur d'appréhension, ou les noms correspondants (*avoir peur, appréhender, craindre, redouter, risquer, trembler*), d'empêchement (*empêcher, éviter, ne pouvoir faire (en sorte) que, prendre garde,...*) ou d'échec ou d'évitement (*s'en falloir de peu / de beaucoup*), des verbes à valeur négative, avec une négation portant sur le verbe (*nier, douter, contester, disconvenir, dissimuler, méconnaître, ...*), des connecteurs de restriction ou de limitation (*à moins que, avant que, sans que*), des comparatifs d'inégalité (avec *mieux, meilleur, pire, moindre, autre, ou autrement, plus, moins, plutôt*). Chaque forme doit faire l'objet d'une analyse spécifique, mais nous retiendrons de tous ces emplois la construction de la complétive au subjonctif, hors les comparatives, qui réfère à un état de chose envisagé ou imaginé, et une relation d'un certain type d'altérité, disons de contrariété.

Cette relation fonde la célèbre étude de Damourette et Pichon, dans leur grammaire du français – « *miroir des phénomènes inconscients* » –, où le *ne* marque une discordance. Il en est ainsi dans les comparatifs d'inégalité, avec « *une discordance entre la qualité envisagée et l'étalon (échantillon) auquel on la rapporte.* » ¹³ De même, à propos des verbes de crainte et de leurs compléments : « *Dans la crainte, il y a discordance entre le désir du sujet de la principale et la possibilité qu'il envisage.* » ¹⁴ Le second élément de la

¹¹ Lacan (1971, 159-160).

¹² Voir, pour ces références, Muller (1991, 338-339).

¹³ Damourette et Pichon (1911-1927, 115).

¹⁴ Damourette et Pichon (1911-1927, 132).

séquence négative discontinue est, quant à lui, désigné par le terme de forclusif, marquant le rejet hors du réel de ce sur quoi il porte. Damourette et Pichon évoquent, par analogie avec la description qui en est faite dans les études de la pathologie mentale, un « *désir de scotomisation* », à propos, il faut le préciser, du repentir, qui « *est le désir qu'une chose passée, donc irréparable, n'ait jamais existée.* »¹⁵

Robert Martin a revu la notion de discordance selon sa théorie des univers de croyance et a reformulé l'hypothèse, avec une approche logico-sémantique, dans les termes suivants : le *ne* explétif est le signe d'une contradiction entre le monde où *p* est évoqué – où *p* est vrai – et un monde alternatif – où *p* est faux ; et ce monde alternatif est un monde possible dans une image d'univers.¹⁶ Il pense ainsi pouvoir compléter l'idée guillaumienne d'une saisie précoce de la négation, où *p* est vrai dans un monde factuel, possible ou contrefactuel et faux dans le monde alternatif d'une image d'univers, alors que *p* est faux dans le monde réel et vrai dans un monde contrefactuel lors de la saisie tardive, avec le *ne* pleinement négatif.¹⁷

15 Damourette et Pichon (1911-1927, 140).

16 Voir Martin (1987, 67-80). Un univers de croyance est défini, en première approximation, comme l'ensemble des propositions qu'un locuteur tient pour vraies ou fausses. Une image d'univers est la représentation d'un univers de croyance dans le discours.

17 Olga Inkova (2006, 107-129) s'appuie sur la théorisation de R. Martin pour rendre compte de l'emploi d'un *ne* explétif en russe. Elle conclut cette étude par le constat que la négation explétive n'est pas toujours syntaxiquement régie et qu'elle ne peut être dite 'redondante' ou 'abusive', d'un point de vue syntaxique ou sémantique. « *Sa fonction, dit-elle, est de signaler la présence dans la structure sémantique de l'énoncé d'un élément sémantique, à savoir d'une proposition virtuelle, qui décrit le monde alternatif à celui évoqué. À la différence d'autres langues où signaler cette présence, quand les conditions sémantico-syntaxiques le permettent, dépend du libre choix du locuteur (le fameux 'caractère psychologique' de la Neg_{exp}), en russe, l'introduction de cet élément sémantique doit toujours aller de pair avec l'insertion de l'opérateur de négation. (...) Enfin, la définition de la Neg_{exp} en tant que négation d'une proposition virtuelle, nous permet de comprendre pourquoi elle n'a pas toutes les propriétés sémantiques de la négation pleine.* » (p. 128).

3. Retour à Lacan

Lacan est revenu à plusieurs reprises sur la négation et sur la valeur du *ne*, pour en saisir les « *effets de sens* », soit ce qui est connoté de la position du sujet. Il consacre notamment une séance de son séminaire sur l'identification à ce problème en empruntant « *les chemins d'une enquête linguistique* », à partir d'« *une simple expérience de son usage, de son emploi [du ne]* ». ¹⁸ Lacan se base sur l'étude de Damourette et Pichon et sur la distinction entre une « *signification discordantielle* » et une « *signification exclusive* », avec certaines réserves, car il refuse le caractère radical de cette partition :

« *Phénoménologiquement elle [la distinction] repose sur l'idée, pour nous inadmissible, qu'on puisse en quelque sorte fragmenter les mouvements de la pensée.* » ¹⁹ Il rappelle que le *ne* explétif a retenu son attention car il montre « *quelque chose comme la trace du sujet de l'inconscient* » ; il reprend le *je crains qu'il ne vienne*, et pointe l'ambivalence, au sens psychanalytique, qui peut s'y révéler. Il se démarque à nouveau de Benveniste, auquel il renvoie sans le nommer dans le passage suivant, qui explicite sa position :

Je crains qu'il ne vienne, *ce n'est pas tant exprimer l'ambiguïté de nos sentiments que, par cette surcharge, montrer combien, dans un certain type de relation, est capable de ressurgir, d'émerger, de se reproduire, de se marquer en une béance cette distinction du sujet de l'énonciation en tant que tel, par rapport au sujet de l'énoncé, même s'il n'est pas présent au niveau de l'énoncé d'une façon qui le désigne.* Je crains qu'il ne vienne, *c'est un tiers, ce serait, s'il était dit je crains que je ne fasse, ce qui ne se dit guère, encore que ce soit concevable, qui serait au niveau de l'énoncé. Pourtant ceci importe peu qu'il soit désignable, vous voyez d'ailleurs que je peux l'y faire entrer, au niveau de l'énoncé, et un sujet, masqué ou pas au niveau de l'énonciation, représenté ou non, nous amène à nous poser la question de la fonction du sujet, de sa forme, de ce qui le supporte, et à ne pas nous tromper, à ne pas croire que c'est simplement le je [shifter] qui, dans la formulation de l'énoncé, le désigne comme celui qui, dans l'instant qui définit le présent, porte la parole.* ²⁰

18 Jacques Lacan, *L'Identification, Séminaire 1961-1962*, non publié. Nous nous référons à la version proposée par l'Association freudienne internationale, accessible en ligne : http://sobrefulanos.blogspot.com/2009/12/seminaire-9-identification-lacan_29.html

La séance consacrée à la négation est celle du 17 janvier 1962.

19 Lacan (2009, 109).

Il semble que Lacan fasse ici une confusion en assimilant la complétive et l'objet de la représentation de la crainte – le *dictum* selon Bally – à l'énoncé. Reste l'idée que le sujet de l'énonciation peut se loger là où il n'est pas représenté comme instance présente du discours, au sens de Benveniste.

Il poursuit avec une appréciation, à côté de *j'sais pas* (*ch'sais pas*), du *je ne sais*, qui « exprime l'oscillation, l'hésitation, voire le doute », et qui est aussi celui des « aveux voilés » sur la scène du théâtre de Marivaux. Mais il s'agit là d'un autre emploi du *ne* négatif sans forclusif. Si Lacan retient l'idée d'un « double versant », il ne le présente pas comme une opposition mais comme une accentuation de ce qu'il nomme « la significatisation subjective », la fonction du *ne* étant de ramener le sujet vers « la nuance énonciative », ce que nous pouvons comprendre, dans les termes de la théorie de Culioli, comme une pondération des valeurs. Lacan donne d'autres exemples de *ne*, support signifiant de la subjectivité, en notant que chaque emploi fait surgir de nouvelles questions, « depuis le je crains qu'il ne vienne jusqu'au plus petit que je ne le croyais, ou encore il y a longtemps que je ne l'ai vu », en faisant remarquer de ce dernier, équivalent à *il y a longtemps que je ne l'ai pas vu*, qu'il ne peut se dire d'un mort ou d'un disparu et « suppose que la prochaine rencontre est toujours possible. »

4. Du côté de Culioli

La linguistique des opérations énonciatives d'Antoine Culioli, qui est une théorisation de l'activité signifiante des sujets parlants à travers l'étude des langues, des textes et des situations, peut-elle répondre aux attentes déçues de Lacan ? A. Culioli a pointé, dans sa lecture critique de Benveniste, « les curieuses dérives d'une pensée si subtile et si novatrice », en signalant notamment à la lecture de l'article sur l'appareil formel de l'énonciation, à propos de la bipartition entre les formes de la langue et l'énonciation, la distinction qui est faite entre « La négation comme opération logique [...] indépendante de l'énonciation », dont la forme est *ne...pas*, et la « particule assertive non », qui, comme *oui*, est de l'ordre de l'énonciation.

20 Lacan (2009, 108).

Incompréhensible restriction de l'énonciation à l'interlocution, autant pour le linguiste du sujet énonciateur que pour le psychanalyste du sujet de désir. A Lacan qui lance un défi aux linguistes en disant :

« *J'insiste à désigner de vraie une linguistique qui prendrait la langue plus "sérieusement" [...]* »²¹ semble donc répondre Culioli quand il rappelle que « *Lacan s'est assez moqué des linguistes à propos du ne explétif pour qu'effectivement on prenne au sérieux ces problèmes.* »²²

A. Culioli distingue tout en les rapportant l'une à l'autre, une opération *construite* de négation, dont les marqueurs linguistiques varient d'une langue à l'autre, et une opération *primitive* de négation, d'où les formes textuelles dérivent tout en relevant de l'ordre autonome du langage. La conduite humaine de *négation*, si nous retenons ce terme, suggéré par une occurrence de *néga(tiva)tion* dans un article de Culioli, également présent chez Guillaume, se manifeste par le constat d'une absence ou d'un manque, d'un vide, ou par des attitudes de refus, d'évitement ou de rejet. Sans aller jusqu'à dire, avec Otto Jespersen, que la forme du français *ne*, issue du latin, que l'on fait remonter à l'indo-européen, est à l'origine, « *une interjection exprimant le dégoût et produite essentiellement par le mouvement facial qui consiste à contracter les muscles du nez.* »²³, selon une motivation de type mimophonétique, nous pouvons nous appuyer sur des énoncés enfantins élémentaires comme 'a p(l)us', 'fini', pa(r)ti papa / maman / bébé', 'veux pas', 'encore', pour rappeler les mouvements, en premier lieu corporels (mimo-posturo-gestuels), qui sous-tendent l'activité symbolique de représentation. Nous pouvons aussi, à propos de la genèse de la négation, renvoyer au texte de Freud sur la (*dé*)négation (*Verneinung*), qui ramène la formation du moi dans son opposition au non-moi à un double processus de différenciation, par la constitution d'un jugement d'attribution par projection à l'extérieur du mauvais, selon le fonctionnement du moi- plaisir originel, et d'un jugement d'existence par la confrontation, dans l'épreuve de réalité, des représentations internes à la perception externe, plus précisément au souvenir d'une perception.²⁴ Je renverrai également à l'observation de

21 « Peut-être à Vincennes... » (*Ornicar*, 1975), Lacan (2001, 314).

22 Entretien entre Antoine Culioli et Dominique Ducard, 2010, non publié.

23 Jespersen (1974, 479). Jespersen retrace l'évolution de la négation à partir d'un *ne* (latin *ne dico*) renforcé par *oenum* (une chose), qui donne *non*, qui devient *nen* en ancien français, affaibli ensuite en *ne* puis renforcé par les mots désignant des quantités : *mie*, *goutte*, *point*, *pas*. Il retrouve cette logique de l'affaiblissement/renforcement dans les langues scandinaves, en allemand et en anglais.

Freud du jeu de l'enfant à la bobine et à son interprétation, reprises et commentées par de nombreux auteurs, le jeu du *Fort/Da* (loin, va-t'en / ici, là, voici, voilà), présenté par Lacan comme une démonstration exemplaire, avec d'autres jeux d'apparition-disparition, de l'accès à la fonction symbolique par une opération de substitution signifiante.²⁵

Revenons à Culioli, qui déclare : « *En ce sens, nous pouvons, sans craindre l'incohérence, affirmer à la fois que l'opération de négation est primitive et que, par complexification, se développe une négation construite à partir d'opérations telles que parcours, coupure, différenciation, inversion du gradient, sortie hors du validable.* »²⁶ Avec cette citation, nous avons introduit des opérations énonciatives, avec des termes métalinguistiques propres à un système de représentation avec lequel il convient d'être familiarisé pour suivre le raisonnement. Il suffira ici d'exposer sommairement quelques-unes de ces notions théoriques pour suivre mon propos. À commencer par la notion de *notion*, qui renvoie à la représentation mentale exprimable dans un complexe de signification linguistique, liée à la fois à des contraintes du monde physique, à des normes culturelles et à un imaginaire subjectif, selon l'expérience et la praxis des individus. Prenons la notion de <saugrenu> et son occurrence dans l'échange suivant, à plusieurs voix :

- *C'est une idée saugrenue.*
- *Oui, vraiment, on peut dire que c'est saugrenu.*
- *Moi, je ne trouve pas, enfin pas tant que ça, ce n'est pas si absurde ; bon je ne dirai pas que c'est subtil.*
- *Ah bon et c'est quoi une idée saugrenue pour toi ?*

24 Voir Sigmund Freud, « La négation » (1925), in Freud (1971, 135-139). À la suite de Freud, R. Spitz (1887-1974) fera du *non* l'un des organisateurs, avec le sourire et l'angoisse, du développement somato-psychique du petit enfant, modèle génétique qu'il expose notamment dans son ouvrage *Le Non et le Oui*, traduit en français et publié aux PUF en 1962. On peut se reporter, pour une interprétation linguistique du texte de Freud, à Laurent Danon-Boileau (1987, 37-54).

25 J'ai exposé et développé cette étude dans une communication lors du colloque de Cerisy-la-Salle sur Freud et le langage, en 2007, et dont le texte a paru en portugais : Ducard (2009, 57-63).

26 Culioli (1999a, 95).

- *En tout cas, pour moi, ce n'est pas saugrenu, pas du tout, c'est même très sensé.*
- *Tu rigoles ou quoi, tu te moques de moi ! Et pourquoi pas génial !*

Si l'on conçoit l'espace abstrait des positions occupées par les locuteurs-énonciateurs dans cette discussion, on voit qu'il y a un déplacement d'une zone à l'autre, par différenciation-altération, selon la représentation construite dans le discours de la notion <être-saugrenu> prédiquée à la notion <idée>, déclenchée par une occurrence de la notion référée à la situation et dont nous avons un marqueur de frayage avec *c'est* (renvoi à un énoncé précurseur). Ce zonage nous fait passer, dans l'espace qui constitue le domaine notionnel, d'un Intérieur I (ce qui est le cas) à un Extérieur E (ce qui n'est pas le cas), avec une zone intermédiaire ou Frontière. Je n'irai pas plus loin dans les explications, il faut seulement ici comprendre que l'opération de négatification consiste en un changement de zone, de I à E, par l'annulation de la valeur positive, qui est première, même quand elle n'est pas énoncée, ou par son altération, faible ou forte. Le zonage suppose soit une contre-orientation à partir de I, soit de se tenir en IE, comme dans la question, dans une position d'attente, de suspension ou d'indifférence, et d'envisager ou d'imaginer les valeurs possibles pour s'engager en E. Éclairons ce jeu de positions avec l'exemple que donne Culioli de l'injonction négative :

On voit que si quelqu'un est en train de parler, on peut lui dire ne parle pas ($I \rightarrow E$). À quelqu'un sur le point de parler, on peut dire ne parle pas au sens de ne prends pas la parole ($IE \rightarrow I$). Enfin à quelqu'un qui est, au moment où on s'adresse à lui, totalement silencieux et sans intention de se mettre à parler, on peut dire ne parle pas au sens d'une mise en garde (prends garde à ne pas prendre la parole). On a donc $IE \rightarrow E$.²⁷

Dans notre cas, l'extérieur correspond, en relation avec la valeur <saugrenu>, dans la relation prédicative <idée-être-saugrenu>, à la valeur *autre-que-p* (p servant à noter le contenu propositionnel correspondant à l'intérieur) ou *vide-de-p*, qui en est le complémentaire. Le domaine notionnel est le domaine de validation de la notion dans l'assertion, par assignation d'une valeur référentielle (dire que p est le cas ou n'est pas le cas), c'est-à-dire une valeur référée à un espace-temps et à une relation intersubjective, la situation d'énonciation. L'espace est alors l'espace énonciatif, avec des positions prises

²⁷ Culioli (1990, 123-124).

par le sujet-origine, qui s'engage et s'investit, et des positions assignées à l'autre, le co-énonciateur. Certaines formes d'intensité font sortir les énonciateurs de l'espace de l'échange et du discutable, avec, par exemple, le rejet ou la disqualification : – *Tu rigoles ou quoi, tu te moques de moi ! Et pourquoi pas génial !*²⁸

Je renvoie, pour une vue moins exagérément simplifiée de cette théorisation de phénomènes complexes, aux articles de Culioli, plus particulièrement, pour ce qui nous occupe, ceux sur la négation²⁹, à laquelle je reviens plus précisément pour aborder, dans ce cadre, le *ne* explétif. La séquence *ne...pas* en français, pour nous restreindre à cette construction, est composée du marqueur d'inversion *ne*, complété par l'adverbe *pas*, que l'on considère, dans les grammaires, comme un auxiliaire de la négation. Quand l'un des interlocuteurs de notre petit dialogue dit, à la suite de l'énoncé – *C'est une idée saugrenue*, – *En tout cas, pour moi, ce n'est pas saugrenue, pas du tout, c'est même très sensé*, il fait le trajet de I à E en assertant une valeur *vide-de-p*, avec un renforcement, avant d'introduire une différenciation. Le *pas*, qui historiquement provient d'un nom positif, comme *mie*, *point*, *goutte*³⁰, et que Claude Muller appelle quantifieur minimal virtuel, est combiné avec l'opérateur de négation pour obtenir, selon ce dernier, « *la vacuité de l'argument du prédicat* »³¹, par annulation de la quantité minimale. Dans les termes de la théorie des opérations énonciatives, *pas* « *marque l'occurrence imaginaire minimale qui, dans un parcours, signale qu'au-delà, on est à l'Extérieur* »³². L'énonciateur est alors positionné en IE, envisageant les degrés possibles du prédicat, dont

28 Nous avons exposé cette conception du dialogue limité à l'espace de validation, domaine du discutable, dans une communication lors du colloque *Dialogue et Représentation*, Montréal, 26-30 avril 2010. Le texte est à paraître en anglais dans un ouvrage collectif : *Dialogue and Representation*, John Benjamins, 2012.

29 Culioli (1990, 91-111 ; 1999a, 115-126 ; 1999b, 67-98).

30 Mots hérités du latin auxquels on peut ajouter les créations dites populaires : « ne prisier une amende, et aussi areste, beloce, biser (= pois), bufe (= chiquenaude), cime, cincerele (= petite mouche), clo, dent, don de sel, eschalope (= coquille d'escargot), flocel de laine, fraise, fusée (= bâton), hututu, mince (= rejeton), more, nieule, penaz, plomee, rostie, siron, trait de croie » (W. von Wartburg, *Évolution et structure de la langue française*, cité dans l'article « Négation » du *Grand Larousse de la Langue française*, T. 4, Paris, Librairie Larousse, 1975, p. 3576)

31 Voir Muller (1991, 220).

32 Culioli (1999b, 72).

pas est l'unité de mesure minimale, qui est ramenée à la nullité avec la négation. La syntaxe de la négation avec *ne...pas* garderait la trace de cette annulation avec un passage d'un *pas* positif à un *pas* négatif par l'inversion.

Lacan est sensible à ce glissement du *pas* sous la charge du *ne*, se démarquant de Damourette et Pichon, contre l'idée d'un *pas* « *qui, tout brutalement, connote le pur et simple fait de la privation.* » Et il en trouve l'une des raisons dans la genèse historique des formes :

*Originellement, je n'y vais pas peut s'accentuer par une virgule, je n'y vais, pas un seul pas, si je puis dire. Je n'y vois point, même pas d'un point, je n'y trouve goutte, il n'en reste mie, il s'agit bien de quelque chose qui loin d'être dans son origine la connotation d'un trou d'absence, exprime bien au contraire la réduction, la disparition sans doute, mais non achevée, laissant derrière elle le sillage du trait le plus petit, le plus évanouissant.*³³

Culioli a analysé un certain nombre d'emploi du *ne* seul, dans des constructions variées, avec ce système de représentation de chemins d'accès à I et à E, dont l'incontournable *je crains qu'il ne vienne*, à côté de *je crains qu'il ne vienne pas*. Le prédicat *craindre* porte une valuation subjective sur un cas possible, le validable, qui est de l'ordre du fictif. La relation prédicative <lui-venir> ou <lui-pas venir>, introduite par le *qu-* et avec le verbe au mode subjonctif est une représentation imaginaire que le sujet pose comme pouvant effectivement advenir et qu'il estime défavorable (mauvais chemin). Avec la forme négative, le sujet envisage que la venue n'est pas le cas, passant ainsi de I à E, chemin contraire à ce qu'il souhaite, qui conduit à I ; avec la forme positive *je crains qu'il (ne) vienne*, le sujet envisage que la venue est le cas et se situe en I, et ce qu'il souhaite conduit de I à E. Je n'ai pas tout à fait suivi, dans ce raccourci, la démonstration de Culioli et citerai un paragraphe dans lequel il résume les opérations en jeu :

On rencontre une autre variété de transition complexe dans les schémas du type : Je crains qu'il ne vienne (pour ne prendre qu'un exemple français !). Ici encore, on construit une relation entre l'événement dont on craint qu'il ait lieu (ce qui risque d'être le cas) et l'événement que l'on souhaiterait voir se produire, mais dont on pense qu'il n'aura pas lieu (ce qui risque de ne pas être le cas). Ne marque

33 Lacan (2009, 111).

*l'orientation subjective (le souhait) de <lui-venir> à <lui-ne pas venir>.*³⁴

La relation entre *craindre* et *souhaiter* sert, dans la plupart des analyses linguistiques, à rendre compte de cette superposition de valeurs et de cette double orientation. Dans sa thèse Claude Muller met en correspondance les constructions explétives avec une caractérisation lexicale en négation inverse, notée $X = Y$ (NEG), où X est paraphrasable par Y (NEG), comme dans les exemples suivants : *nier = affirmer que ne pas*, *éviter = faire en sorte que ne pas*. Le *ne* précédant les éléments commandés par des opérateurs du type X , dans les constructions explétives, rappellent le trait sémantique négatif qu'ils contiennent et que la paraphrase restitue. Muller passe en revue, sur cette base, un certain nombre de formes entraînant *ne* : verbes du type d'*empêcher*, *prendre garde que*, *sans que*, les verbes de négation en contexte négatif (*nier*, *douter*, *exclure*), et les verbes de crainte. Nous aurons donc *craindre P = souhaiter que ne pas P*, mais il ajoute qu'il y a plutôt implication d'un souhait que paraphrase, suivant alors Guillaume qui parle de la *possibilité que* à la place du *souhait que*. Il prolonge ce point de vue en montrant, par comparaison avec *espérer* (qui n'est pas *souhaiter*), que c'est la crainte « associée à une proposition non avérée » qui est à prendre en compte : *craindre que P* n'étant pas paraphrasable en *espérer que ne pas P*. Le rapprochement avec *risquer* ou *le risque que/de* souligne la probabilité de P , jugé normal ou satisfaisant, Soit la conclusion suivante : « craindre que P , ce n'est pas croire que P (arrivera), c'est alors douter de la non-réalisation de P . » La caractérisation devient alors *craindre que P = douter que NEG P*.

Nous pouvons reconnaître, dans cette explication, les éléments dont Culioli rend compte, mais le raisonnement reste pris dans le sémantisme des prédicats, sans explicitation, et il doit être dépassé par un effort d'abstraction pour tenter d'appréhender le sens capté dans les formes linguistiques.

Il y a par ailleurs un risque de confusion entre les niveaux de représentation. La mise en relation de la crainte et du souhait, qui en serait l'inverse, ou sa mise en correspondance avec le doute, ne sont acceptables qu'en tant que gloses métalinguistiques. Si je dis *je souhaite qu'il renonce à cette idée saugrenue*, je ne dis pas que *je ne crains nullement qu'il renonce à cette idée saugrenue*, pas plus qu'en disant

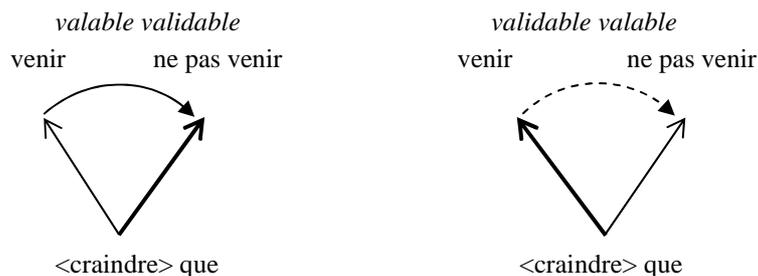
34 « Existe-t-il une unité de la négation ? », *op. cit.*, p. 73.

je crains qu'il ne persiste dans cette voie je puisse vouloir dire exactement la même chose que *je ne souhaite pas qu'il persiste dans cette voie*, tout comme, énonciativement, *je crains qu'il ne s'y tienne* n'est pas équivalent à *je souhaite qu'il ne s'y tienne pas*. La crainte n'est pas un souhait négatif ou à l'envers. Le sujet n'y est pas dans la même relation à la temporalité (le cours des choses, le monde comme il va). Dans le souhait il y a un engagement téléonomique de l'énonciateur qui anticipe un état de fait favorable, qui peut aller, comme dans les contes, jusqu'à la croyance en l'efficacité de la formulation, même s'il est parfois nécessaire d'invoquer une force tierce : « Bonne marraine, faites que mon vœu soit exaucé ! ». L'investissement affectif peut être accentué : *je souhaite vivement, de tout mon cœur* ... Dans la crainte le sujet est en attente d'un état de fait à venir défavorable. On dira difficilement **je crains vivement, de tout mon cœur*... mais l'on pourra avoir *je crains fort*... (il faudrait expliquer pourquoi), on connaît *ça craint, ça souhaite* est décalé, sauf pour un lacanien. On peut penser, quand le cours des choses est allé dans le bon sens, que le souhait a été entendu et satisfait, mais une crainte ne peut être que vérifiée : confirmée ou infirmée. Pour revenir à des considérations plus linguistiques, avec *souhaiter que P*, il y a co-orientation entre l'affect du sujet et la représentation du cas envisagé ; avec *craindre que P*, il y a contre-orientation. Ce qui peut être rapporté à la forme exclamative *heureusement qu'il a renoncé à son idée !* alors que **malheureusement qu'il a renoncé à son idée !* est impossible. Je renvoie ici à l'article de Culioli sur *Heureusement !*³⁵

Les analyses convergent vers l'idée que le *ne*, avec *craindre*, implique deux mouvements contraires. Je reprendrai l'explication autrement, en recourant aux catégories empruntées à la théorie des opérations énonciatives, et en les maniant à ma façon. Ce qui est l'objet de la crainte est du *fictivement effectif* et *affectivement défavorable* (ce qui est pressenti et attendu et qui va dans le mauvais sens). Le sujet-énonciateur est dans une double position : engagé dans un possible qu'il pense comme étant le cas à venir, tout en imaginant un autre possible, *affectivement favorable* mais *effectivement fictif*. Il y a sélection d'une valeur, sans effacer l'autre et avec pondération subjective sur le positif ou le négatif. Le *ne* marque la relation orientée entre les deux et conduit la négation à son terme en stabilisant la valeur, dans la forme négative pleine. Ce que je représenterai par les deux schémas suivants, la flèche

35 Antoine Culioli, « Heureusement ! », *Saberes no Tempo. Homenagem a Maria Henriqueta Costa Campos*, Lisboa, Ed. Colibri, 2001, pp. 279-284.

en gras correspond à ce qui est envisagé comme effectif (validable) et défavorable au sujet et la flèche en maigre à ce qui est imaginé comme fictif et favorable au sujet (valable) :



Si l'on admet ce raisonnement, qui conjoint des remarques formelles à des considérations phénoménologiques, nous pouvons comprendre que l'inverseur qu'est le *ne* de négativation, dans un certain contexte, est un marqueur d'opérations et de représentations qui supporte, comme le dit Lacan, un « *double versant* » et qu'il peut, en tant que tel, être la trace d'une ambivalence affective chez le sujet de l'énonciation.

5. Pour finir

Le titre de ma communication était une façon de mettre en avant ce qui sépare, dans la proximité, Benveniste, Lacan et Culioli. J'ai évoqué ce qu'il en était entre les deux premiers. Je pense que Lacan n'a pas lu Culioli, ou alors ce qu'il a pu en savoir devait lui paraître curieux au regard de la linguistique qu'il connaissait. Ils se sont rencontrés une fois, en 1978, lors d'un « Entretien sur les catastrophes, le langage, et la métaphysique extrême », où étaient discutées les thèses de René Thom, avec la participation de celui-ci et de Jacques Lacan, Antoine Culioli, Jean-Pierre Desclès, Jacques-Alain Miller, Jean-Claude Milner et Jean Petitot-Cocorda.³⁶ Lacan est présent mais n'intervient pas dans la discussion, à une exception près, lorsque, suite à une remarque de Petitot sur l'absence de négation au niveau primaire, qui reprendrait une thèse de Freud, Culioli se tourne vers les psychanalystes pour avoir

³⁶ Entretien publié dans la revue *Ornicar* n° 16 en 1978 : Thom (1978, 73-109).

confirmation que, selon lui, Freud n'emploie pas l'expression de « *niveau primaire* » pour la négation, ce que Lacan assure à son tour. Au cours de cet échange, Culioli insiste sur le rôle fondamental de la négation dans l'activité symbolique de représentation : « *La négation est justement une manière de construire de l'imaginaire* ».

Le que *ne se sont-ils compris !* introduit également un cas de *ne* dans un énoncé qui associe le fictif et l'affect. Le schéma interrogatif place le sujet à la pointe de la bifurcation, mais la forme de l'interrogation ne correspond pas à une question, avec recours à autrui, alors que l'inverseur *ne* nous fait passer d'un fictif affectivement positif (ils se sont compris) à un effectif affectivement négatif (ils ne sont pas compris). Le souhaitable qui ne s'est pas réalisé donne forme au regret.

Bibliographie

- Benveniste, Émile, 1966a. Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne, in *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, 75-87.
- 1974. L'appareil formel de l'énonciation, in *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Tel Gallimard, 79-88.
- Culioli, Antoine, 1990. La négation : marqueurs et opérations, in *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, Tome 1, Paris, Ophrys, HDL, 91-113.
- 1999a. Formes schématiques et domaine, in *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, Tome 1, Paris, Ophrys, HDL, 115-126.
 - 1999b. Existe-t-il une unité de la négation ? in *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, Tome 3, Paris, HDL, Ophrys, 67-98.
 - 2001. Heureusement ! in *Saberes no Tempo. Homenagem a Maria Henriqueta Costa Campos*, Lisboa, Ed. Colibri, 279-284.
- Damourette J. et Pichon E., 1911-1925. *Des mots à la pensée, Essai de grammaire de la langue française, vol. I*, Paris, d'Artrey.
- Danon-Boileau, Laurent, 1987. Dénégation, négation et dialogisme, in *Le sujet de l'énonciation. Psychanalyse et linguistique*, Paris, Ophrys, 37-54.
- Ducard, Dominique, 2006. Sens opposé, ambivalence, complémentarité : notes de lecture suivies d'une étude sémiolinguistique d'abandon, in Gruaz Claude (dir.), *A la recherche du mot : de la langue au discours*, Limoges, Lambert-Lucas, 67-82.
- 2009. A gênese do signo: o jogo do carretel e o gesto da faca, in *Letras de Hoje*, Porto Alegre, v. 44, n. 1, 57-63.

- 2012. Dialogue entries and exits. The discursive space of discussion, in *Dialogue and Representation*, Special issue of *Language and Dialogue 2* : 1, Alain Létourneau and François Cooren ed., Université de Sherbrooke / Université de Montréal, 195-213.
- Freud, Sigmund, 1973. Du sens opposé dans les mots primitifs, trad. Marie Bonaparte, in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, idées/Gallimard, 59-67.
- 1984, La négation, trad. J. Laplanche et J.B. Pontalis, in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 135-139.
- Inkova, Olga, 2007. La négation explétive : un regard d'ailleurs, in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, Volume 59 (2006), Droz, Genève.
- Jespersen, Otto, 1974. *La philosophie de la grammaire*, Paris, Éditions de Minuit.
- Lacan, Jacques, 1971. Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien, in *Écrits II*, Paris, Points, Le Seuil, 151-191).
- 1999. *Séminaire livre XX, Encore*, séance du 19 décembre 1972, Paris, Le Seuil.
- 2001. *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.
- 2009. *L'Identification, Séminaire 1961-1962*, http://sobrefulanos.blogspot.com/2009/12/seminaire-9-identification-lacan_29.html
- Martin, Robert, 1987. Le ne dit explétif et les univers de croyance, in *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémiotique*, Bruxelles, Pierre Mardaga Éditeur.
- Milner, Jean-Claude, 2002. Sens opposés et noms indiscernables : K. Abel comme refoulé d'É. Benveniste, in *Le périple structural*, Paris, Le Seuil, 65-85.
- Muller, Claude, 1991. *La négation en français*, Genève, Librairie Droz.
- Thom, René, 1978. Entretien sur les catastrophes, le langage, et la métaphysique extrême, in *Ornicar* n° 16, 73-109.
- Spitz, R., 1962. *Le Non et le Oui*, Paris, PUF.